

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Voyage pittoresque des bords du Rhin**

**Zschokke, Emil**

**Laufen, [nicht vor 1841]**

Mayence

[urn:nbn:de:bsz:31-53842](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-53842)

## MAYENCE.

IL était écrit que je devais aborder aux principales villes des rives du Rhin à l'heure où un crépuscule de juillet jette sur tous les objets des reflets rougeâtres d'un effet si varié. Ainsi Mayence m'apparut d'abord à moitié plongée dans une demi-teinte de lumière, tandis qu'une gloire lumineuse enveloppait les parties les plus élevées de la ville. Ce fut un aspect solennel pour mes regards habitués d'ailleurs à ne s'arrêter que sur les modestes villes de la Suisse. Quel ravissant coup d'œil que celui de cette Naples du Rhin, dont les nombreux édifices, étagés sur une colline, se mirent dans les eaux du fleuve, qui prend ici des proportions telles qu'on s'attendrait à le voir se convertir en un lac bleuâtre, comme ceux de notre Suisse. Mes yeux contemplaient avec émotion la haute tour du dôme, dont la masse octogone, flanquée de tourelles, était colorée de teintes d'un rouge vif, qui pâlisait insensiblement, tandis que sa base nageait déjà au milieu d'une brume argentée. Je la voyais disparaître à mesure que, nous approchant du port, les édifices élevés le long des quais nous masquaient l'horizon. C'étaient d'abord une série de magnifiques hôtels; puis le vieux château électoral; puis la *Maison allemande*, dans laquelle logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait à Mayence. Mais tout cela n'était que le cadre du tableau plus animé qui s'offrit à nous lorsque nous arrivâmes au débarcadère: des centaines de barques glissaient sur le fleuve, tandis que le pont, dont la longueur est proverbiale, était, ainsi que les quais, couvert d'une foule considérable qui s'agitait en tous sens. Au-dessous du pont de bateaux, tournaient les roues d'environ dix-sept moulins à nef, dont les ombres allongées s'étendaient sur les eaux du Rhin. Ce sont ces mêmes moulins sur lesquels les journalistes anglais ont dit de si singulières choses à l'occasion du dernier voyage de la reine Victoria! Sur la rive opposée je distinguais la petite ville de Castel avec sa longue caserne et son allée de peupliers qui s'étend jusqu'au point où le Main unit ses eaux jaunâtres avec les flots limpides du Rhin. Au delà, les derniers rayons du soleil couchant éclairaient vers le



nord-est le Taunus, et vers le sud le Melibœus, dont une tour blanche couronne le sommet, que je n'avais pas perdu de vue depuis Worms, et qui disparut enfin dans l'obscurité générale.

Les jours suivants j'eus tout le temps de croiser en tous sens l'intérieur de Mayence; mais on me dispensera d'enregistrer ici des curiosités que chacun connaît. Le musée et la bibliothèque, les casernes des diverses divisions militaires, les palais de leurs commandants, tout cela est beau, riche, digne de Mayence; mais rien ne put me faire oublier la merveilleuse scène de la veille. C'est à peine si je pourrais mettre en parallèle avec elle la vue dont on jouit des terrasses élevées en face de l'embouchure du Main, à l'endroit où se trouvait autrefois le château de plaisance, *Favorite*, bien qu'ici l'art et la nature semblent rivaliser d'efforts pour enchanter le regard.

La place de Guttenberg me paraît avoir un caractère d'originalité propre à Mayence. Irrégulière et anguleuse, elle réunit tous les contrastes dans un espace assez restreint; c'est un vrai pot-pourri d'édifices de toute forme et de tout âge. Ici le dôme rougeâtre avec son style demi-byzantin, ses arcs boutants, ses saillies, ses pignons; là la rotonde grecque du théâtre; plus loin de grises maisons séculaires près de magnifiques édifices contenant des magasins du style le plus moderne. Néanmoins le tout a un air de famille qui ne choque pas trop, et avec lequel on réussit même à se familiariser assez vite. Au centre de la place s'élève la statue de l'inventeur de l'imprimerie, chef-d'œuvre de Thorwaldsen, connu par d'innombrables copies. La critique est muette devant ce monument de l'art; les noms de Guttenberg et de Thorwaldsen traverseront en commun les siècles jusqu'à la postérité la plus reculée. Il est à regretter seulement que ce chef-d'œuvre soit placé où il est; car le dôme l'écrase de sa masse, et le fait paraître un peu maigre. S'il était sur une hauteur, en face du soleil levant, auquel il semblerait répéter chaque matin : Que la lumière soit! il aurait un entourage plus digne de lui. La mémoire de Guttenberg est à Mayence en une vénération qui va jusqu'à l'enthousiasme; destinée que n'aurait pu rêver, il y a trois siècles, le pauvre Jean Gensfleisch dans son maigre laboratoire. Pour s'en faire une idée, on n'a qu'à lire les descriptions du pompeux jubilé de 1840, et les innombrables écrits qui parurent à cette occasion en l'honneur de Guttenberg.

Il se peut aussi que toutes ces démonstrations aient eu en partie pour cause la jalousie de Mayence vis-à-vis d'autres villes. En effet, si sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir été le berceau d'Homère, Mayence ne jouit pas seule du privilège d'avoir produit l'imprimerie. Outre les prétentions bien connues de Strasbourg, la ville de Harlem se met aussi sur les rangs. Sur l'une des places publiques de cette ville, près de la cathédrale, se trouve un monument











VUE DE LA VILLE DE MAYENCE, PRISE VERS CASTEL.

VIEW OF MAINZ, TAKEN TOWARDS CASTEL.

Designé et Publié par Louis Bleuler, au Chateau de Lanfen, près Schaffouse, en Suisse.





de bronze, qui porte l'inscription suivante : *Laurentio Costero — Harlemensi — viro consulari — Typographiæ inventori vero — monumentum hoc — erigi curavit — collegium medicum — anno CIOCCXXII.* — Ainsi encore un véritable inventeur ! Ce qu'il y a de mieux au milieu de tout cela, c'est que l'art de l'imprimerie a réellement été découvert ; c'est que surtout il envoie de nos jours dans toutes les parties du monde d'innombrables messagers de la Bonne-Nouvelle, comme autrefois le divin Maître y envoyait ses disciples. N'est-il pas merveilleux que dans les dernières quarante années plus de vingt millions de Bibles aient été imprimées, et que par l'intermédiaire des sociétés bibliques la semence de la parole de Dieu ait été répandue dans le grand champ du monde en plus de 250 langues différentes ?

Au reste Mayence n'a pas seulement le nom de Guttenberg à mettre dans la balance de sa renommée. Cette ville a été de tout temps un des points centraux où s'est ourdie la trame de l'histoire européenne. Au temps des Germains cet emplacement doit avoir déjà été de quelque importance. L'empire romain y éleva plus tard une des forteresses les plus importantes de ses frontières. Drusus Germanicus, le héros du Rhin, fonda la célèbre Moguntia. Sa mémoire est encore rappelée aujourd'hui par un monument élevé en son honneur dans le bastion de Drusus de la citadelle. Détruite par les *Allemani*, la ville refleurit promptement par la protection des Carlovingiens. Winfried Bonifacius, l'apôtre des Allemands, lui apporta les bienfaits du christianisme, et fut le premier en rang dans la longue série de ses princes-évêques. Au treizième siècle, un de ses citoyens, Arnold Waldyoden, fonda la ligue anséatique, par laquelle plus de cent villes et princes des bords du Rhin garantissaient la sûreté du commerce sur le fleuve, qui était troublé depuis longtemps par les possesseurs de châteaux-forts situés sur ses bords. Sous l'influence de cette ligue le commerce de la ville prit un nouvel essor, et par la richesse qui en résulta, la science et l'art se développèrent. C'est de Mayence que les douces chansons des *Minnesænger* se répandirent dans toute l'Allemagne. On montre encore dans la cathédrale le monument élevé à Henri Frauenlob, qui en 1318 fut porté dans sa tombe par de jeunes filles éplorées. Un siècle plus tard le génie de Guttenberg inventa l'imprimerie, la reine des arts, plus puissante à elle seule pour soulever le monde, que ne le seront jamais les machines à vapeur et les chemins de fer. Mais lorsque bientôt après cette invention Diether d'Isenbourg et Adolphe de Nassau se disputèrent, les armes à la main, la possession du siège électoral, les disciples de Guttenberg s'enfuirent et portèrent leur secret en tout pays. La fatale année 1797 mit fin à la domination autrefois glorieuse des électeurs, et fit de Mayence le chef-lieu d'un département français. Les divagations du club de Jacobins qui s'y était fondé, dépassèrent souvent



celui même de Paris. Un Suisse, Souter de Zofingue, auteur d'une flore helvétique, déclama un jour contre les tyrans à la tribune de ce club avec une violence telle, qu'un membre de la convention, qui était présent, s'en irrita. Le Suisse, qui s'en aperçut, interrompit son discours, et s'adressant au montagnard, lui dit : « Tais-toi, j'ai été libre avant vous tous. »

Qui ne sait que Mayence était le séjour favori de Napoléon, quand il se trouvait sur les bords du Rhin? Qui ne sait aussi tout ce qu'elle eut à souffrir de la guerre et de la disette? L'année 1814 rendit enfin la ville allemande à l'Allemagne. L'importance de sa position la fit élever au rang de forteresse fédérale, et à l'époque où les tendances libérales d'une partie de la nation inquiétaient l'esprit soupçonneux des gouvernements, ce fut à Mayence que la commission centrale chargée de l'enquête sur les menées démagogiques, tint ses séances, de 1819 jusqu'au 20 septembre 1828.

La simple énumération qui précède nous fait voir quels riches souvenirs se rattachent à la chronique de Mayence. Si nous voulions entrer dans plus de détails à cet égard, nous dépasserions de beaucoup les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer. Mayence n'est pas moins riche en curiosités extérieures, offertes à l'admiration des étrangers appartenant à tous les degrés de la civilisation. La cathédrale occupe sans doute le premier rang; c'est un majestueux édifice, bien qu'il ait beaucoup souffert des suites des dévastations. On y remarque surtout les tombeaux de vingt-deux archevêques et d'autres hommes célèbres des temps anciens. Puis vient la bibliothèque avec son trésor d'incunables, la galerie de tableaux enrichie d'œuvres de grands maîtres, la collection d'antiquités romaines, de médailles, etc. Chaque cicérone se garde bien d'oublier l'indication du lieu où a été exécuté le célèbre brigand du Rhin, Schinderhans, de redoutable mémoire. Mais ce que l'observateur trouve de plus remarquable, c'est le peuple lui-même, la vie, le mouvement qui caractérise encore la ville de Mayence, en dépit de toutes les analogies que le frottement des nations a imprimées à presque toutes les grandes villes de l'Europe, surtout depuis que les aigles françaises ont triomphalement traversé toutes les nations de notre continent. Les peuples du Rhin, et Mayence avec eux, n'ont pas perdu toute leur originalité; ils ont particulièrement conservé une vitalité, une sève vigoureuse d'existence qui n'a que trop disparu ailleurs. Les trente années de paix dont Dieu nous a fait jouir ont donné à cette contrée un élan remarquable vers le beau, le bien et le grand. Moins tourmenté que le reste de l'Allemagne par les convulsions politiques, le Rhin fonde son avenir sur des améliorations pratiques, sur le commerce, l'industrie, en un mot sur la puissance que donne l'argent dans les rapports intérieurs et extérieurs de la société.



Cette prospérité matérielle est une des sources de la gaieté qu'on aime à voir chez les riverains du Rhin. En preuve de cette expansion on peut mentionner surtout le carnaval, qui depuis une vingtaine d'années a repris tout son éclat à Aix-la-Chapelle, Dusseldorf, Bonn, Coblenze, mais surtout à Mayence et à Cologne, villes dans lesquelles cette fête est nationale depuis des siècles. La grande mascarade du lundi de carnaval n'est que la scène culminante de la jubilation populaire qui se manifeste alors de mille manières. Toutes les classes y prennent part; ainsi cette réjouissance a un privilège d'égalité que ne possède aucune autre fête nationale ou religieuse. Les hommes se tiennent par le plaisir encore plus que par l'intérêt ou les convictions communes. Faut-il s'en réjouir?

Là où un joyeux pierrot fait claquer son fouet avec mille démonstrations de folle allégresse, qui pourrait penser aux plaies encore mal fermées qu'ont faites les temps de guerre? Qui pourrait s'imaginer, au milieu d'une fête à laquelle participent les classes inférieures, que le passé a laissé encore tant de misère? Tout respire en apparence le bonheur et la joie, le luxe et l'opulence. On aurait peine à découvrir au sein de cette foule un front plissé par le chagrin; et cependant quand on parcourt les rues durant le reste de l'année, on rencontre à chaque pas comme une seconde mascarade, composée de patrouilles autrichiennes, prussiennes ou hessoises, qui rappelle aussitôt que l'épée de Damoclès est perpétuellement suspendue sur cette forteresse fédérale.